

François Ricard (2018). *La littérature malgré tout*. Montréal : Éditions du Boréal. [coll. Papiers collés]. 200 pages

Isabelle Kirouac Massicotte

Volume 49, numéro 2, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069746ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069746ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

1712-2139 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kirouac Massicotte, I. (2018). Compte rendu de [François Ricard (2018). *La littérature malgré tout*. Montréal : Éditions du Boréal. [coll. Papiers collés]. 200 pages]. *Revue de l'Université de Moncton*, 49(2), 103–107.
<https://doi.org/10.7202/1069746ar>

COMPTE RENDU

François Ricard (2018). *La littérature malgré tout*. Montréal : Éditions du Boréal. [coll. Papiers collés]. 200 pages.

Isabelle Kirouac Massicotte
Université de Moncton

Le programme de *La littérature malgré tout* est rendu explicite dès les premières pages; l'unité du livre – et ce malgré son aspect disparate, les différents essais le composant ayant été écrits au fil des ans – résiderait non pas dans une pensée sur la littérature, mais bien dans une sensibilité à la littérature. L'ouvrage ne s'adresserait donc pas aux spécialistes du fait littéraire et aurait plutôt pour public cible « un individu [...] pour qui les œuvres littéraires ne sont pas un objet d'étude mais un art de vivre, une manière de préserver et d'approfondir en nous le petit espace d'humanité et de liberté qui nous reste » (pp. 7-8). Même si la littérature comme art de vivre est posée comme le fil conducteur du recueil, il demeure que le principal objet de son propos semble être ailleurs. Sitôt annoncée, cette prémisse paraît remplacée par ce qui préoccupe réellement l'auteur : la fin de la littérature ou, plus particulièrement, sa normalisation.

Cette normalisation de la littérature, c'est, pour Ricard, la perte des grands courants rassembleurs, l'éclatement de la forme, la désuétude de la notion d'école ou de mouvement littéraire. Pis encore, la plus grande facilité de l'écriture qui caractérise notre époque contemporaine – les apprenti.e.s écrivain.e.s seraient désinhibé.e.s et ne frémiraient plus devant la tâche de l'œuvre à écrire – ainsi que son explosion provoqueraient, irrémédiablement, un appauvrissement de la littérature. Cette post-littérature aurait perdu sa fonction de médium pour parvenir à une forme de connaissance, de même que son pouvoir d'ébranlement; bref, l'art de vivre de la littérature serait à trouver dans ses vestiges. Malgré l'invitation à la lectrice et au lecteur de considérer la littérature comme un art de vivre formulée dans la préface intitulée « Avertissement », il est difficile d'adopter cette posture comme critique, puisque l'auteur lui-même ne reste pas sur ce terrain.

En fait, dans les différentes parties de son ouvrage, Ricard s'applique à montrer ce qui est et ce qui n'est pas de la littérature. La littérature que l'essayiste privilégie est celle qu'il connaît et à laquelle il a participé sous différents chapeaux. Il partage l'*habitus* de nombreux.e.s écrivain.e.s de sa génération, étant un produit du collège classique où il s'est formé comme lecteur : la littérature est au cœur de son identité depuis son adolescence. Ricard mentionne également sa participation à l'équipe de la revue *Liberté* pendant les années 1970 :

[...] le passé de la revue avait quelque chose d'intimidant. Que voulez-vous, on ne se retrouve pas sans trembler un peu, quand on a à peine trente ans, en compagnie de Fernand Ouellette, Jacques Godbout, Jean-Guy Pilon ou Jacques Brault, dans une revue ayant publié Hubert Aquin, Gaston Miron, Jacques Ferron, Michèle Lalonde, Paul-Marie Lapointe et tant d'autres.

(p. 9)

L'auteur souligne sa présence parmi les grand.e.s de *Liberté*, qui sont aussi les grand.e.s de la littérature québécoise. En prenant en considération la formation classique de Ricard ainsi que son rôle de témoin auprès du panthéon des lettres québécoises, de ceux et celles qui ont « fait » la littérature québécoise, on devine son goût pour la valeur canonique de la littérature. Comme le note avec beaucoup d'à-propos Patrick Guay dans son commentaire de lecture sur *La littérature malgré tout*, c'est « une vision crépusculaire et nostalgique »¹ de la littérature que propose Ricard. Il est nostalgique de la production littéraire québécoise des décennies 1960 et 1970, qui « se voulait aussi moderne que possible, en ce sens qu'elle privilégiait l'expérimentation, la nouveauté, mais aussi la critique et la contestation (sociale, politique, idéologique, morale, esthétique) » (p. 111). Notons au passage que ces propos sont contradictoires, en connaissant la « méfiance instinctive [de l'auteur] à l'égard de la littérature dite engagée ou militante » (p. 44). Il y aurait donc une bonne et une mauvaise littérature engagée, des bons (la Révolution tranquille et ses épiphénomènes) et des mauvais contextes de contestation.

Ricard affirme que les frontières de la littérature québécoise seraient de moins en moins perceptibles :

[L]es anciennes définitions de la « québécity » (ruralité, neige, grands espaces, canots d'écorce, esprit familial ou pauvreté naïve) étant devenues intenables, on a assisté à partir des années 1980 à une nouvelle tentative pour sauver la spécificité québécoise, en l'appropriant cette fois à la sauce contemporaine. Il s'agit de l'« américanité ».

(p. 112)

Difficile de ne pas voir dans ce passage une prescription de lecture, voire un règlement de comptes. L'extrait précédent laisse également transparaître l'opinion que nourrit l'essayiste à l'endroit des théories et des méthodologies, qui ne feraient que retarder la rencontre, la confrontation avec l'œuvre. Nombreuses sont les cibles de l'essayiste : l'altérité, qu'il lie à un « multiculturalisme jovialiste et mondialisé », l'autofiction comme « forme dégradée du *Bildungsroman* » et le roman jeunesse comme sous-groupe de la littérature « naïve » (p. 118). L'auteur fait fi de la recherche actuelle en littérature québécoise qui propose des pistes sur l'imaginaire du Nord – qui n'est pas chose du passé – et un nouveau régionalisme, qui a peu à voir avec le signe surconnoté qu'est le terroir. Aussi, il réduit les études sur l'américanité québécoise à une simple stratégie pour ne pas assumer le nouvel âge de la littérature québécoise, qui serait devenue post. Néanmoins, l'essayiste propose une piste particulièrement intéressante et originale pour appréhender les tendances de la littérature québécoise contemporaine : l'étude des très nombreux manuscrits refusés par les éditeurs, trice.s pour débusquer « les codes et les attentes littéraires » (p. 115).

Pour Ricard, la littérature légitime – c'est bien ce dont il est question – se doit d'être universelle et d'avoir pour fin la beauté. Les concepts d'Universel et de Beauté sont présentés comme des donnés, et non pas comme des constructions chargées idéologiquement. La littérature serait l'exercice de la pensée la plus exigeante et la plus universelle et la trajectoire de toute œuvre serait de s'extirper de son carcan national (ou

autre) pour atteindre l'universel. Sans que l'auteur n'explicite ce qu'il entend par universel, on comprend que celui-ci est blanc et surtout mâle, comme en fait foi l'utilisation récurrente du mot « homme » pour parler de l'être humain. Cet emploi est non seulement fautif, le terme « homme » n'étant ni générique, ni neutre, mais il s'inscrit également à contre-courant de la tendance actuelle d'une écriture de plus en plus inclusive. Ce choix informe sur la vision de la littérature de Ricard, qui n'est pas inclusive. La section intitulée « Lectures au grand air » en est particulièrement évocatrice. Cette partie de l'ouvrage est consacrée à des auteur.e.s dont l'œuvre n'est pas suffisamment lue ou fait l'objet de lectures erronées. Cette entreprise de réhabilitation est réalisée à partir du cas de huit auteurs blancs et de deux autrices blanches. Bien qu'un tri était inévitable, le continent européen est surreprésenté et Gabrielle Roy figure comme seule représentante des Amériques. Où sont les écrivain.e.s des Caraïbes, des pays africains et sud-américains, les auteur.e.s autochtones qui ont été négligé.e.s par la critique? Cette sélection non-inclusive est très certainement voulue, le genre, la race et l'autochtonie ne relevant pas de l'Universel. Selon Ricard, qui prend pour exemple la « canadienité » et la « féminité » de l'œuvre de Gabrielle Roy, ces particularismes seraient sclérosants sur le plan littéraire. En somme, c'est dans un art de vivre blanc et mâle permis par la littérature que l'humanité est censée se reconnaître, qu'elle serait alors prise d'admiration et plongée dans une méditation. Une œuvre féministe ou encore un texte mettant en scène la race ne peuvent-ils pas ébranler et ne donnent-ils pas accès à une forme de connaissance?

Ricard est d'avis que la littérature ne relève pas du domaine de la politique, ni de celui de l'idéologie : elle se situe sur le terrain de l'art. Et pourtant, tout est idéologique et tout est politique, on ne s'en sort pas. L'ouvrage de Ricard n'y échappe pas, il est le produit de son époque, il représente une vision quelque peu élitiste de la littérature, bercée par l'illusion d'une condition humaine universelle (européenne, blanche et mâle) et le culte du canon qu'il a reçue au cours de ses études classiques. Ma critique, elle non plus, n'échappe pas à l'idéologie; j'ai débuté ma formation en lettres à la fin de la décennie 2000 et je m'intéresse aux minorités culturelles, à tous leurs particularismes : j'ai, moi aussi, mes partis pris. Plus que de la fin de la littérature, il me semble qu'il s'agit plutôt de la fin du quasi monopole blanc, masculin et européen de la littérature (l'auteur utilise d'ailleurs les propos d'Antoine Compagnon et de Julien

Gracq pour parler de la fin de la littérature). Je dois donner raison à Ricard, la littérature comme « don des morts » (p. 121) est bel et bien sur le déclin, mais la littérature n'est pas morte pour autant : ses significations et ses valeurs sont à chercher ailleurs que dans l'Universel.

¹ Patrick Guay, « La littérature malgré tout », *Nuit blanche*, no 153, hiver 2019, p. 47.